

**УИЛЬЯМ
ШЕКСПИР**

TIMON
D'ATHÈNES

Уильям Шекспир
Timon d'Athènes

http://www.litres.ru/pages/biblio_book/?art=25477279

Timon d'Athènes:

Содержание

NOTICE SUR TIMON D'ATHÈNES	4
TIMON D'ATHÈNES	11
ACTE PREMIER	13
SCÈNE I	13
SCÈNE II	29
Конец ознакомительного фрагмента.	38

William Shakespeare

Timon d'Athènes

NOTICE SUR TIMON D'ATHÈNES

Le nom de Timon était devenu proverbial dans l'antiquité pour exprimer un misanthrope. L'histoire de sa misanthropie, et le bizarre caractère de ce personnage frappèrent sans doute Shakspeare pendant qu'il s'occupait d'*Antoine et Cléopâtre*, et voici le passage de Plutarque qui lui a probablement suggéré l'idée de sa pièce:

«Quant à Antonius, il laissa la ville et la conversation de ses amis, et fit bastir une maison dedans la mer, près de l'isle de Pharos, sur certaines chaussées et levées qu'il fit jeter à la mer, et se tenoit céans, comme se bannissant de la compagnie des hommes, et disoit qu'il vouloit mener une telle vie comme Timon, pour autant qu'on lui avoit fait le semblable qu'à luy, et pour l'ingratitude et le grand tort que luy tenoient ceulx à qui il avoit bien fait, et qu'il estimoit ses amis; il se deffioit et se mescontentoit de tous les autres.

«Ce Timon estoit un citoyen d'Athènes, lequel avoit vescu environ la guerre du Péloponèse; comme l'on peult juger par les comédies de Platon et d'Aristophanes, esquelles il est moqué et touché comme malveillant et ennemy du genre humain, refusant

et abhorrissant toute compagnie et communication des autres hommes, fors que d'Alcibiades, jeune, audacieux et insolent, auquel faisoit bonne chère, et l'embrassoit et baisoit volontiers, dequoy s'esbahissant Apémantus, et lui en demandant la cause pourquoi il chérissoit ainsi ce jeune homme là seul, et abominoit tous les autres: «Je l'aime, répondit-il, pour autant que je sçay bien et suis seur qu'un jour il sera cause de grands maux aux Athéniens.» Ce Timon recevoit aussi quelque fois Apémantus en sa compagnie, pour autant qu'il étoit semblable de moeurs à luy, et qu'il imitoit fort sa manière de vivre. Un jour doncques que l'on célébroit à Athènes la solennité que l'on appelle Choès, c'est-à-dire la feste des morts, là où on fait des effusions et sacrifices pour les trespassez, ils se festoyoient eulx deux ensemble tout seuls, et se prit Apémantus à dire: «Que voici un beau banquet, Timon;» et Timon lui respondit: «Oui bien, si tu n'y estois point.»

«L'on dit qu'un jour, comme le peuple estoit assemblé sur la place pour ordonner de quelque affaire, il monta à la tribune aux harangues, comme faisoient ordinairement les orateurs quand ils vouloient haranguer et prescher le peuple; si y eut un grand silence et estoit chacun très-attentif à ouïr ce qu'il voudroit dire, à cause que c'étoit une chose bien nouvelle et bien estrange que de le veoir en chaire. A la fin, il commence à dire: «Seigneurs Athéniens, j'ai en ma maison une petite place où il y a un figuier auquel plusieurs se sont desjà penduz et étranglez, et pour autant que je veulx y faire bastir, je vous ai bien voulu advertir devant que faire couper le figuier, à cette fin que si quelques-uns d'entre

vous se veulent pendre, qu'ils se dépeschent.» Il mourut en la ville d'Hales, et fut inhumé sur le bord de la mer. Si advint que, tout alentour de sa sépulture, le village s'éboula, tellement que la mer qui alloit flottant à l'environ, gardoit qu'on n'eût sçeu approcher du tombeau, sur lequel il y avoit des vers engravés de telle substance:

Ayant fini ma vie malheureuse,
En ce lieu-cy on m'y a inhumé;
Mourez, méchants, de mort malencontreuse,
Sans demander comment je fus nommé.

On dit que luy-mesme fit ce bel épitaphe; car celui que l'on allègue communément n'est pas de lui, ains est du poëte Callimachus:

Ici je fais pour toujours ma demeure,
Timon encor les humains haïssant.
Passe, lecteur, en me donnant male heure,
Seulement passe, et me va maudissant.

«Nous pourrions escrire beaucoup d'autres choses dudit Timon, mais ce peu que nous en avons dit est assez pour le présent.»

(*Vie d'Antoine*, par Plutarque, traduction d'Amyot.)

Malgré quelques rapprochements qu'on pourrait trouver, à la rigueur, entre le *Timon* de Shakspeare et un dialogue de

Lucien qui porte le même titre, nous pensons que cet épisode de Plutarque lui a suffi pour composer sa pièce. C'est dans sa propre imagination qu'il a trouvé le développement du caractère de Timon, celui d'Apémantus, dont la misanthropie contraste si heureusement avec la sienne; la description du luxe et des prodigalités de Timon au milieu de ses flatteurs, et sa sombre rancune contre les hommes, au milieu de la solitude.

Cette pièce est une des plus simples de Shakspeare: contre son ordinaire, le poëte est sérieusement occupé de son sujet jusqu'au dernier acte; et, fidèle à l'unité de son plan, il ne se permet aucune excursion qui nous en éloigne. La fable consiste en un seul événement: l'histoire d'un grand seigneur que ses amis abandonnent en même temps que son opulence, et qui, du plus généreux des hommes, devient le plus sauvage et le plus atrabilaire. On a beaucoup discuté sur le caractère moral de Timon, pour savoir si on devait le plaindre dans son malheur, ou s'il fallait regarder la perte de sa fortune comme une mortification méritée. Il nous semble, en effet, que ses vertus ont été des vertus d'ostentation, et que sa misanthropie n'est encore qu'une suite de sa manie de se singulariser par tous les extrêmes; dans sa générosité il n'est prodigue que pour des flatteurs; sa richesse nourrit le vice au lieu d'aller secourir l'indigent; une bienfaisance éclairée ne préside point à ses dons. Cependant sa confiance en ses amis indique une âme naturellement noble, et leur lâche désertion nous indigné surtout quand ce seigneur, dont ils trahissent l'infortune, a su

trouver un serviteur comme Flavius. La transition subite de la magnificence à la vie sauvage est bien encore dans le caractère de Timon, et c'est un contraste admirable que sa misanthropie et celle d'Apémantus. Celui-ci a tout le cynisme de Diogène, et son égoïsme et son orgueil, qui percent à travers ses haillons, trahissent le secret de ses sarcasmes et de ses mépris pour les hommes. Une basse envie le dévore; l'indignation seule s'est emparée de l'âme de Timon; ses véhémentes invectives sont justifiées par le sentiment profond des outrages qu'il a reçus; c'est une sensibilité exagérée qui l'égaré, et s'il hait les hommes, c'est qu'il croit de bonne foi les avoir aimés; peut-être même sa haine est-elle si passionnée, si idéale, qu'il s'abuse, lui-même en croyant les haïr plus qu'Apémantus dont l'âme est naturellement lâche et méchante.

Les sarcasmes du cynique et les éloquents malédictions du misanthrope ont fait dire que cette pièce était autant une satire qu'un drame. Cette intention de satire se remarque surtout dans le choix des caractères, qu'on pourrait appeler une véritable critique du coeur de l'homme eu général dans toutes les conditions de la vie. Nous venons de citer Apémantus, égoïste cynique, et Timon, dont la vanité inspire la misanthropie comme elle inspira sa libéralité; vient ensuite Alcibiade, jeune débauché, qui n'hésite pas à sacrifier sa patrie à ses vengeances particulières. Le peintre et le poète prostituent les plus beaux des arts à une servile adulation et à l'avance; les nobles Athéniens sont tous des parasites; mais il semble cependant que Shakspeare n'ait jamais

voulu nous offrir un tableau complètement hideux d'hypocrisie. Flavius est bien capable de réconcilier avec les hommes ceux en qui la lecture de *Timon d'Athènes* pourrait produire la méfiance et la misanthropie. Que de dignité dans cet intendant probe et fidèle! Timon lui-même est forcé de rendre hommage à sa vertu. Ce caractère est vraiment une concession que le poète a faite à son âme naturellement grande et tendre.

Hazzlitt, un des plus ingénieux commentateurs du caractère moral de Shakspeare, et qui, dans son admiration raisonnée, semble jaloux de celle de Schlegel, fait remarquer en terminant l'analyse de la pièce qui nous occupe que, dans son isolement, Timon, résolu à chercher le repos dans un monde meilleur, entoure son trépas des pompes de la nature. Il creuse sa tombe sur le rivage de l'Océan, appelle à ses funérailles toutes les grandes images du désert et fait servir les éléments à son mausolée.

«Ne revenez plus me voir; mais dites à Athènes que Timon a bâti sa dernière demeure sur les grèves de l'onde amère qui, une fois par jour, viendra la couvrir de sa bouillante écume: venez dans ce lieu et que la pierre de mon tombeau soit votre oracle.» Plus loin Alcibiade, après avoir lu son épitaphe, dit encore de Timon:

«Ces mots expriment bien tes derniers sentiments. Si tu avais en horreur les regrets de notre douleur, si tu méprisais ces gouttes d'eau que la nature avait laissé couler de nos yeux, une sublime idée t'inspira de faire pleurer à jamais le grand Neptune sur ta tombe.»

C'est ainsi que Timon fait des vents l'hymne de ses funérailles; que le murmure de l'Océan est une voix de douleur sur ses dépouilles mortelles, et qu'il cherche enfin dans les éternelles solennités de la nature l'oubli de la splendeur passagère de la vie.

La vie de Timon d'Athènes parut d'abord dans l'édition in-folio de 1623. On ne sait avec certitude à quelle époque elle a été écrite, quoique Malone lui assigne pour date l'année 1610.

Thomas Shadwell, poète lauréat sous le roi Guillaume III, et rival de Dryden, publia, en 1678, *Timon d'Athènes* avec des changements; mais, dans l'épilogue, il appelle sa pièce une greffe entée sur le tronc de Shakspeare, et il se flatte qu'on lui pardonnera ses changements en faveur de la part que ce poète y conserve.

La pièce de *Timon d'Athènes*, telle qu'on la joue encore aujourd'hui à Londres, a été arrangée par Cumberland, un des auteurs dramatiques les plus estimés de l'Angleterre. Il a conservé la majeure partie de l'original, et marqué spécialement ses additions et corrections pour que la part de chaque poète fût aperçue au premier examen.

En 1723, Delisle traita le sujet de *Timon d'Athènes* pour le théâtre italien avec un prologue, des chants, des danses, des personnages allégoriques et un arlequin. On voit qu'elle porte un autre cachet que celle de Shakespeare. Elle ne manque pas d'une certaine originalité, et les Anglais l'ont traduite sous le titre de *Timon amoureux*.

TIMON D'ATHÈNES

COMÉDIE

PERSONNAGES

TIMON, noble Athénien.

LUCIUS, LUCULLUS, SEMPRONIUS seigneurs;
flatteurs de Timon.

VENTIDIUS, un des faux amis de Timon

APÉMANTUS, philosophe grossier.

ALCIBIADE, général athénien.

FLAVIUS, intendant de Timon.

FLAMINIUS, LUCILIUS, SERVILIUS, serviteurs de
Timon

CAPHIS, PHILOTUS, TITUS, LUCIUS,
HORTENSIUS, serviteurs des créanciers de Timon.

DEUX SERVITEURS DE VARRON, ET LE
SERVITEUR D'ISIDORE, CRÉANCIERS DE TIMON.

CUPIDON ET MASQUES.

TROIS ÉTRANGERS.

UN POÈTE, UN PEINTRE, UN JOAILLIER, UN
MARCHAND,

UN VIEILLARD ATHÉNIEN, UN PAGE, UN FOU.

PHRYNIA ¹, TIMANDRA, maîtresses d'Alcibiade

¹ Phrynia. Peut-être Shakspeare a-t-il voulu mettre en scène la fameuse Phryné, qui était si belle que, sur le point de se voir condamnée par ses juges, elle leur découvrit son sein, et fut renvoyée acquittée

AUTRES SEIGNEURS, SÉNATEURS, OFFICIERS,
SOLDATS,
VOLEURS ET SERVITEURS.

La scène est à Athènes et dans les bois voisins

ACTE PREMIER

SCÈNE I

Athènes. Salle dans la maison de Timon

*Entrent par différentes portes UN
POÈTE, UN PEINTRE, puis UN
JOAILLIER, UN MARCHAND et autres*

LE POÈTE. – Bonjour, monsieur.

LE PEINTRE. – Je suis bien aise de vous voir en bonne santé.

LE POÈTE. – Je ne vous ai pas vu depuis longtemps: comment va le monde?

LE PEINTRE. – Il s'use, monsieur, en vieillissant.

LE POÈTE. – Oui, on sait cela: mais y a-t-il quelque rareté particulière? qu'y a-t-il d'étrange et dont l'histoire ne donne d'exemple? – Vois, ô magie de la générosité! c'est ton charme puissant qui évoque ici tous ces esprits! – Je connais ce marchand.

LE PEINTRE. – Et moi, je les connais tous deux: l'autre est

un joaillier.

LE MARCHAND. – Oh! c'est un digne seigneur.

LE JOAILLIER. – Oui, cela est incontestable.

LE MARCHAND. – Un homme incomparable, animé, à ce qu'il semble, d'une bonté infatigable et soutenue. Il va au delà des bornes.

LE JOAILLIER. – J'ai ici un joyau.

LE MARCHAND. – Oh! je vous prie, voyons-le: pour le seigneur Timon, monsieur?

LE JOAILLIER. – S'il veut en donner le prix: mais, quant à cela...

LE POÈTE, *occupé à lire ses ouvrages*. – «Quand l'appât d'un salaire nous a fait louer l'homme vil, c'est une tache qui flétrit la gloire des beaux vers consacrés avec justice à l'homme de bien.»

LE MARCHAND, *considérant le diamant*. – La forme est belle.

LE JOAILLIER. – Est-ce un riche bijou? voyez-vous la belle eau?

LE PEINTRE, *au poète*. – Vous êtes plongé, monsieur, dans la composition de quelque ouvrage? Quelque dédicace au grand Timon?

LE POÈTE. – C'est une chose qui m'est échappée sans y penser: notre poésie est comme une gomme qui coule de l'arbre qui la nourrit. Le feu caché dans le caillou ne se montre que lorsqu'il est frappé; mais notre noble flamme s'allume elle-même, et, comme le torrent, franchit chaque digue dont la

résistance l'irrite. Qu'avez-vous là?

LE PEINTRE. – Un tableau, monsieur. – Et quand votre livre paraît-il?

LE POÈTE. – Il suivra de près ma présentation. – Voyons votre tableau.

LE PEINTRE. – C'est un bel ouvrage!

LE POÈTE, *considérant le tableau*. – En effet, c'est bien, c'est parfait.

LE PEINTRE. – Passable.

LE POÈTE. – Admirable! Que de grâce dans l'attitude de cette figure! Quelle intelligence étincelle dans ces yeux! Quelle vive imagination anime ces lèvres! On pourrait interpréter ce geste muet.

LE PEINTRE. – C'est une imitation assez heureuse de la vie. Voyez ce trait; vous semble-t-il bien?

LE POÈTE. – Je dis que c'est une leçon pour la nature; la vie qui respire dans cette lutte de l'art est plus vivante que la nature.

(Entrent quelques sénateurs qui ne font que passer.)

LE PEINTRE. – Comme le seigneur Timon est recherché!

LE POÈTE. – Les sénateurs d'Athènes! L'heureux mortel!

LE PEINTRE. – Regardez, en voilà d'autres!

LE POÈTE. – Vous voyez ce concours, ces flots de visiteurs. Moi, j'ai, dans cette ébauche, esquissé un homme à qui ce monde d'ici-bas prodigue ses embrassements et ses caresses. Mon libre

génie ne s'arrête pas à un caractère particulier, mais il se meut au large dans une mer de cire ². Aucune malice personnelle n'empoisonne une seule virgule de mes vers; je vole comme l'aigle; hardi dans mon essor, ne laissant point de trace derrière moi.

LE PEINTRE. – Comment pourrai-je vous comprendre?

LE POÈTE. – Je vais m'expliquer. – Vous voyez comme tous les états, tous les esprits (autant ceux qui sont liants et volages, que les gens graves et austères), viennent tous offrir leurs services au seigneur Timon. Son immense fortune, jointe à son caractère gracieux et bienfaisant, subjugue et conquiert toute sorte de coeurs pour l'aimer et le servir, depuis le souple flatteur, dont le visage est un miroir, jusqu'à cet Apémantus qui n'aime rien autant que se haïr lui-même; il plie aussi le genou devant lui, et retourne content et riche d'un coup d'oeil de Timon.

LE PEINTRE. – Je les ai vus causer ensemble.

LE POÈTE. – Monsieur, j'ai feint que la Fortune était assise sur son trône, au sommet d'une haute et riante colline. La base du mont est couverte par étages de talents de tout genre, d'hommes de toute espèce, qui travaillent sur la surface de ce globe, pour améliorer leur condition. Au milieu de cette foule dont les yeux sont attachés sur la souveraine, je représente un personnage sous les traits de Timon, à qui la déesse, de sa main d'ivoire, fait signe d'avancer, et par sa faveur actuelle change actuellement tous ses rivaux en serviteurs et en esclaves.

² On sait que les anciens écrivaient sur des tablettes de cire avec un stylet de fer.

LE PEINTRE. – C'est bien imaginé, ce trône, cette Fortune et cette colline, et au bas un homme appelé au milieu de la foule, et qui, la tête courbée en avant, sur le penchant du mont, gravit vers son bonheur; voilà, ce me semble, une scène que rendrait bien notre art.

LE POÈTE. – Soit, monsieur; mais laissez-moi poursuivre. Ces hommes, naguère encore ses égaux (et quelques-uns valaient mieux que lui), suivent tous maintenant ses pas, remplissent ses portiques d'une cour nombreuse, versent dans son oreille leurs murmures flatteurs, comme la prière d'un sacrifice, révèrent jusqu'à son étrier, et ne respirent que par lui l'air libre des cieux.

LE PEINTRE. – Oui, sans doute: et que deviennent-ils?

LE POÈTE. – Lorsque soudain la Fortune, dans un caprice et un changement d'humeur, précipite ce favori naguère si chéri d'elle, tous ses serviteurs qui, rampant sur les genoux et sur leurs mains, s'efforçaient après lui de gravir vers la cime du mont, le laissent glisser en bas; pas un ne l'accompagne dans sa chute.

LE PEINTRE. – C'est l'ordinaire; je puis vous montrer mille tableaux moraux qui peindraient ces coups soudains de la fortune, d'une manière plus frappante que les paroles. Cependant vous avez raison de faire sentir au seigneur Timon que les yeux des pauvres ont vu le puissant pieds en haut, tête en bas.

(Fanfares. Entre Timon avec sa suite: le serviteur de Ventidius cause avec Timon.)

TIMON. – Il est emprisonné, dites-vous?

LE SERVITEUR DE VENTIDIUS. – Oui, mon bon seigneur.

Cinq talents sont toute sa dette. Ses moyens sont restreints, ses créanciers inflexibles. Il implore une lettre de votre Grandeur à ceux qui l'ont fait enfermer; si elle lui est refusée il n'a plus d'espoir.

TIMON. – Noble Ventidius! Allons. – Il n'est pas dans mon caractère de me débarrasser d'un ami quand il a besoin de moi. Je le connais pour un homme d'honneur qui mérite qu'on lui donne du secours: il l'aura; je veux payer sa dette et lui rendre la liberté.

LE SERVITEUR DE VENTIDIUS. – Votre Seigneurie se l'attache pour jamais.

TIMON. – Saluez-le de ma part: je vais lui envoyer sa rançon; et lorsqu'il sera libre, dites-lui de me venir voir. Ce n'est pas assez de relever le faible, il faut le soutenir encore après. Adieu!

LE SERVITEUR DE VENTIDIUS. – Je souhaite toute prospérité à votre Honneur.

(Il sort.)

(Entre un vieillard athénien.)

LE VIEILLARD. – Seigneur Timon, daignez m'entendre.

TIMON. – Parlez, bon père.

LE VIEILLARD. – Vous avez un serviteur nommé Lucilius?

TIMON. – Il est vrai; qu'avez-vous à dire de lui?

LE VIEILLARD. – Noble Timon, failes-le venir devant vous.

TIMON. – Est-il ici ou non? Lucilius!

(Entre Lucilius.)

LUCILIUS. – Me voici, seigneur, à vos ordres.

LE VIEILLARD. – Cet homme, seigneur Timon, votre créature, hante de nuit ma maison. Je suis un homme qui, depuis ma jeunesse, me suis adonné au négoce; et mon état mérite, un plus riche héritier qu'un homme qui découpe à table.

TIMON. – Eh bien! qu'y a-t-il de plus?

LE VIEILLARD. – Je n'ai qu'une fille, une fille unique, à qui je puisse transmettre ce que j'ai. Elle est belle, et des plus jeunes qu'on puisse épouser. Je l'ai élevée avec de grandes dépenses pour lui faire acquérir tous les talents. Ce valet, qui vous

appartient, ose rechercher son amour. Je vous conjure, noble seigneur, joignez-vous à moi pour lui défendre de la fréquenter; pour moi, j'ai parlé en vain.

TIMON. – Le jeune homme est honnête.

LE VIEILLARD. – Il le sera donc envers moi, Timon... Que son honnêteté lui serve de récompense sans m'enlever ma fille.

TIMON. – L'aime-t-elle?

LE VIEILLARD. – Elle est jeune et crédule. Nos passions passées nous apprennent combien la jeunesse est légère.

TIMON. – Aimes-tu cette jeune fille?

LUCILIUS. – Oui, mon bon seigneur, et elle agréé mon amour.

LE VIEILLARD. – Si mon consentement manque à son mariage, j'atteste ici les dieux que je choisirai mon héritier parmi les mendiants de ce monde, et que je la déshérite de tout mon bien.

TIMON. – Et quelle sera sa dot, si elle épouse un mari sortable?

LE VIEILLARD. – Trois talents pour le moment; à l'avenir, tout.

TIMON. – Cet honnête homme me sert depuis longtemps: je veux faire un effort pour fonder sa fortune, car c'est un devoir pour moi. Donnez-lui votre fille; ce que vous avancerez pour sa dot sera la mesure de mes dons, et je rendrai la balance égale entre elle et lui.

LE VIEILLARD. – Noble seigneur, donnez-m'en votre

parole, et ma fille est à lui.

TIMON. – Voilà ma main, et mon honneur sur ma promesse.

LUCILIUS. – Je remercie humblement votre Seigneurie: tout ce qui pourra jamais m'arriver de fortune et de bonheur, je le regarderai toujours comme venant de vous.

(Lucilius et le vieillard sortent.)

LE POÈTE. – Agréez mon travail, et que votre Seigneurie vive longtemps!

TIMON. – Je vous remercie; vous aurez bientôt de mes nouvelles; ne vous écartez point. (*Au peintre.*) Qu'avez-vous là, mon ami?

LE PEINTRE, – Un morceau de peinture, que je conjure votre Seigneurie d'accepter.

TIMON. – La peinture me plaît: la peinture est presque l'homme au naturel; car depuis que le déshonneur trafique des sentiments naturels, l'homme n'est qu'un visage, tandis que les figures que trace le pinceau sont du moins tout ce qu'elles paraissent... J'aime votre ouvrage, et vous en aurez bientôt la preuve; attendez ici jusqu'à ce que je vous fasse avertir.

LE PEINTRE. – Que les dieux vous conservent!

TIMON. – Portez-vous bien, messieurs; donnez-moi la main: il faut absolument que nous dînions ensemble. – Monsieur, votre bijou a souffert d'être trop estimé..

LE JOAILLIER. – Comment, seigneur, on l'a déprécié?

TIMON. – On a seulement abusé des louanges. Si je vous le payais ce qu'on l'estime, je serais tout à fait ruiné.

LE JOAILLIER. – Seigneur, il est estimé le prix qu'en donneraient ceux mêmes qui le vendent. Mais vous savez que des choses de valeur égale changent de prix dans les mains du propriétaire, et sont estimées en raison de la valeur du maître. Croyez-moi, mon cher seigneur, vous embellissez le bijou en le portant.

TIMON. – Bonne plaisanterie!

LE MARCHAND. – Non, seigneur; ce qu'il dit là, tout le monde le répète avec lui.

TIMON. – Voyez qui vient ici. Voulez-vous être grondés?

(Entre Apémantus.)

LE JOAILLIER. – Nous le supporterons, avec votre Seigneurie.

LE MARCHAND. – Il n'épargnera personne.

TIMON. – Bonjour, gracieux Apémantus.

APÉMANTUS. – Attends que je sois gracieux pour que je te rende le bonjour, quand tu seras devenu le chien de Timon, et ces fripons d'honnêtes gens.

TIMON. – Pourquoi les appelles-tu fripons; tu ne les connais pas.

APÉMANTUS. – Ne sont-ils pas Athéniens?

TIMON. – Oui.

APÉMANTUS. – Alors, je ne me dédis pas.

LE JOAILLIER. – Tu me connais, Apémantus.

APÉMANTUS. – Tu sais bien que je te connais; je viens de t'appeler par ton nom.

TIMON. – Tu es bien fier, Apémantus.

APÉMANTUS. – Fier surtout de ne pas ressembler à Timon.

TIMON. – Où vas-tu?

APÉMANTUS. – Casser la tête à un honnête Athénien.

TIMON. – C'est une action qui te mènera à la mort.

APÉMANTUS. – Oui, si ne rien faire est un crime digne de mort.

TIMON. – Comment trouves-tu ce portrait, Apémantus?

APÉMANTUS. – Très-bon; car il est innocent.

TIMON. – Celui qui l'a fait n'a-t-il pas bien travaillé?

APÉMANTUS. – Celui qui a fait le peintre a mieux travaillé encore, et cependant il a fait un pitoyable ouvrage.

LE PEINTRE. – Tu es un chien.

APÉMANTUS. – Ta mère est de mon espèce; qu'est-elle donc, si je suis un chien?

TIMON. – Apémantus, veux-tu dîner avec moi?

APÉMANTUS. – Non, je ne mange pas les grands seigneurs.

TIMON. – Si tu les mangeais, tu fâcherais les dames.

APÉMANTUS. – Oh! elles mangent les grands seigneurs, voilà ce qui leur donne de gros ventres.

TIMON. – C'est une explication bien libertine.

APÉMANTUS. – C'est ainsi que tu la prends; garde-la pour

ta peine.

TIMON. – Aimes-tu ce bijou, Apémantus?

APÉMANTUS. – Pas autant que la franchise, qui ne coûte pas une obole ³.

TIMON. – Combien penses-tu qu'il vaille?

APÉMANTUS. – Il ne vaut pas la peine que j'y pense... Eh bien! poète!

LE POÈTE. – Eh bien! philosophe!

APÉMANTUS. – Tu mens.

LE POÈTE. – N'es-tu pas un philosophe?

APÉMANTUS. – Oui.

LE POÈTE. – Je ne mens donc pas?

APÉMANTUS. – Et toi, n'es-tu pas un poète?

LE POÈTE. – Oui.

APÉMANTUS. – En ce cas, tu mens. Regarde dans ton dernier ouvrage où tu as représenté Timon comme un digne personnage.

LE POÈTE. – Ce n'est point une fiction, c'est la vérité.

APÉMANTUS. – Oui, il est digne de toi, et digne de payer ton travail. Qui aime la flatterie est digne du flatteur. Dieux, que ne suis-je un grand seigneur!

TIMON. – Que ferais-tu donc, Apémantus?

APÉMANTUS. – Ce que fait maintenant Apémantus, je haïrais un grand seigneur de tout mon coeur.

³ Allusion, au proverbe anglais, *plain dealing is a jewell but they that use it die beggars*: «la franchise est un joyau, mais ceux qui en usent meurent de faim.»

TIMON. – Quoi! tu te haïrais toi-même?

APÉMANTUS. – Oui.

TIMON. – Pourquoi?

APÉMANTUS. – Pour avoir eu si peu d'esprit que d'être un grand seigneur, – N'es-tu pas marchand?

LE MARCHAND. – Oui, Apémantus.

APÉMANTUS. – Que le commerce te confonde, si les dieux ne veulent pas le faire!

LE MARCHAND. – Si le commerce me confond, les dieux en seront la cause.

APÉMANTUS. – Ton dieu, c'est le commerce; que ton dieu te confonde!

(On entend des trompettes.)

(Entre un serviteur)

TIMON. – Quelle est cette trompette?

LE SERVITEUR. – C'est Alcibiade... et vingt cavaliers environ de sa société.

TIMON. – Je vous prie, allez au-devant d'eux, qu'on les fasse entrer. – Il faut absolument dîner avec moi. – Ne vous en allez pas, que je ne vous aie fait mes remerciements. Et, après le dîner, montrez-moi ce tableau. – Je suis charmé de vous voir tous.

(Quelques serviteurs sortent.)

(Entrent Alcibiade et sa société.)

TIMON. – Vous êtes le bienvenu, seigneur.

(Ils s'embrassent.)

APÉMANTUS. – Allons, allons, c'est cela! Que les maladies contractent et dessèchent vos souples articulations! Se peut-il qu'il y ait si peu d'amitié au milieu de ces doucereux coquins et de toute cette politesse! La race de l'homme a dégénéré en singes et en babouins.

ALCIBIADE. – Seigneur, vous contentez mon ardent désir, je satisfais la faim que j'avais de vous voir.

TIMON. – Vous êtes le bienvenu, seigneur! Avant de nous séparer, nous passerons ensemble un heureux temps en différents plaisirs. – Je vous en prie, entrons.

(Ils sortent, excepté Apémantus.)

(Entrent deux seigneurs.)

PREMIER SEIGNEUR. – Quelle heure est-il, Apémantus?

APÉMANTUS. – L'heure d'être honnête.

PREMIER SEIGNEUR. – Il est toujours cette heure-là.

APÉMANTUS. – Tu n'en es que plus digne d'être maudit, toi qui la manques sans cesse.

SECOND SEIGNEUR. – Tu vas au festin de Timon?

APÉMANTUS. – Oui, pour voir les viandes gorger des fripons et le vin échauffer des fous.

SECOND SEIGNEUR. – Adieu! adieu!

APÉMANTUS. – Tu es fou de me dire deux fois adieu.

SECOND SEIGNEUR. – Pourquoi donc, Apémantus?

APÉMANTUS. – Tu aurais dû garder un de ces adieux pour toi, car je n'entends pas t'en rendre.

PREMIER SEIGNEUR. – Va te faire pendre.

APÉMANTUS. – Non, je n'en ferai rien. Adresse tes invitations à ton ami.

SECOND SEIGNEUR. – Va-t'en, chien hargneux, ou je te chasserai d'ici.

APÉMANTUS. – En véritable chien, je fuirai les ruades de

l'âne.

(Il sort.)

PREMIER SEIGNEUR. – Cet homme est en tout l'opposé de l'humanité. – Eh bien! entrons-nous, et prendrons-nous notre part des générosités de Timon? Il est vraiment plus que la bonté même.

SECOND SEIGNEUR. – Il la répand sur tout ce qui l'entourne. Plutus, le dieu de l'or, n'est que son intendant: pas le plus léger service qu'il ne paye sept fois plus qu'il ne vaut: pas le plus léger cadeau qui ne vaille à son auteur un présent qui excède toutes les mesures ordinaires de la reconnaissance.

PREMIER SEIGNEUR. – Il porte l'âme la plus noble qui ait jamais inspiré un mortel.

SECOND SEIGNEUR. – Puisse-t-il vivre longtemps dans la prospérité! Entrons-nous?

PREMIER SEIGNEUR. – Je vous suis.

(Ils sortent.)

SCÈNE II

Une salle d'apparat dans la maison de Timon

(Concert bruyant de hautbois. Flavius et d'autres domestiques servent un grand banquet.)

Entrent TIMON, ALCIBIADE, LUCIUS, LUCULLUS, SEMPRONIUS, et autres sénateurs athéniens, avec VENTIDIUS et la suite. A quelque distance, et derrière tous les autres, suit APÉMANTUS, d'un air de mauvaise humeur

VENTIDIUS. – Très-honoré Timon, il a plu aux dieux de se souvenir de la vieillesse de mon père, et de l'appeler à son long repos. Il a quitté la vie sans regret, et il m'a laissé riche. Votre cœur généreux mérite toute ma reconnaissance, et je viens vous rendre ces talents auxquels j'ai dû la liberté, accompagnés de mes remerciements et de mon dévouement.

TIMON. – Oh! point du tout, honnête Ventidius; vous vous méprenez sur mon amitié: je vous ai fait ce don librement. On ne

peut dire qu'on a donné, quand on souffre que le don soit rendu. Si nos supérieurs jouent à ce jeu, nous ne devons pas oser les imiter. Ce sont de belles fautes que celles qui enrichissent.

VENTIDIUS. – Les nobles sentiments!

**(Ils sont tous debout regardant
Timon d'un air de cérémonie.)**

TIMON. – Seigneurs, la cérémonie n'a été inventée que pour voiler l'insuffisance des actions, les souhaits creux, la bienfaisance qui se repent avant d'avoir été exercée: mais où se trouve la véritable amitié, la cérémonie est inutile. Je vous prie, asseyez-vous. Vous êtes les bienvenus à ma fortune, plus qu'elle n'est la bienvenue pour moi.

(Ils s'asseyent.)

LUCIUS. – Nous l'avons toujours avoué, seigneur.

APÉMANTUS. – Oh! oui, avoué, et vous n'êtes pas encore pendus?

TIMON. – Ah! Apémantus, tu es le bienvenu.

APÉMANTUS. – Je ne veux pas être le bienvenu; je viens pour que tu me chasses.

TIMON. – Fi donc! Tu es un rustre; tu as pris là une humeur qui ne sied pas à l'homme: c'est un reproche à te faire. – On dit,

mes amis, que *ira furor brevis est*; mais cet homme-là est toujours en colère. – Allons, qu'on lui dresse une table pour lui seul. Il n'aime point la compagnie, et il n'est vraiment pas fait pour elle.

APÉMANTUS. – Je resterai donc à tes risques et périls, Timon; car je viens pour observer, je t'en avertis.

TIMON. – Je ne prends pas garde à toi. – Tu es Athénien, tu es donc le bienvenu. Je ne dois pas être aujourd'hui le maître chez moi; mais je t'en prie, que mon diner me vaille ton silence.

APÉMANTUS. – Je méprise ton dîner... Il m'étoufferait, car je ne pourrais pas te flatter. – O dieux! que d'hommes dévorent Timon, et il ne le voit pas! Je souffre de voir tant de gens tremper leur langue dans le sang d'un seul homme; et le comble de la folie, c'est qu'il les excite lui-même. Je m'étonne que les hommes osent se confier aux hommes! Je pense, moi, qu'ils devraient les inviter sans couteaux. Leurs tables y gagneraient, et leur vie serait plus en sûreté. On en a vu cent exemples: l'homme, qui en ce moment est assis près de son hôte, qui rompt avec lui son pain et boit à sa santé la coupe qu'ils ont partagée ensemble, sera le premier à l'assassiner. Cela est prouvé. Si j'étais un grand personnage, je craindrais de boire à mes repas, de peur que mes hôtes n'épiassent à quelle note ils pourraient me couper le sifflet. Les grands seigneurs ne devraient jamais boire sans avoir le gosier revêtu de fer.

TIMON, à *un des convives*. – Seigneur, de tout mon coeur, et que les santés fassent la ronde.

PREMIER SEIGNEUR. – Qu'on verse de ce côté, mon bon

seigneur.

APÉMANTUS. – De son côté! Fort bien: voilà un brave. Il sait prendre à propos son moment. – Toutes ces santés, Timon, te rendront malade, toi et ta fortune. Voilà qui est trop faible pour être coupable, l'honnête eau qui n'a jamais jeté personne dans la boue; cette liqueur et mes aliments se ressemblent, et sont toujours d'accord; les festins sont trop orgueilleux pour rendre grâces aux dieux.

Actions de grâces d'Apémantus

Dieux immortels, je ne vous demande point de richesses,
Je ne prie pour aucun homme que pour moi;
Accordez-moi de ne jamais devenir assez insensé
Pour me fier à un homme sur son serment ou sur son billet,
A une courtisane sur ses larmes,
A un chien qui paraît endormi,
A un geôlier pour ma liberté,
Ni à mes amis dans mon besoin:
Amen: allons, courage!
Le crime est pour le riche et je vis de racines.

Ton meilleur plat c'est ton bon coeur, Apémantus.

TIMON. – Général Alcibiade, votre coeur en ce moment est sur le champ de bataille.

ALCIBIADE. – Mon coeur, seigneur, est toujours prêt à vous

servir.

TIMON. – Vous aimeriez mieux un déjeuner d'ennemis qu'un diner d'amis.

ALCIBIADE. – Pourvu que leur sang vînt de couler, seigneur, il n'est point de mets plus délicieux pour moi; je souhaiterais à mon meilleur ami de se trouver à pareille fête.

APÉMANTUS. – Je voudrais que tous ces flatteurs fussent tes ennemis, afin que tu pusses les égorger et m'inviter au festin.

PREMIER SEIGNEUR. – Si jamais, seigneur, nous avons le bonheur que vous missiez nos coeurs à l'épreuve; si jamais vous nous fournissiez l'occasion de montrer une partie de notre zèle, nous serions au comble de nos vœux.

TIMON. – Oh! ne doutez pas, mes bons amis, que les dieux n'aient eux-mêmes réservé dans l'avenir un jour, où j'aurai besoin de votre secours. Autrement, pourquoi, seriez-vous devenus mes amis? – Pourquoi seriez-vous choisis entre mille autres, pour porter ce titre de tendresse, si vous n'apparteniez pas de plus près à mon coeur? Je me suis dit de vous à moi-même, plus que vous ne pouvez modestement en dire, et je tiens ceci pour acquis sur votre compte. O dieux, me disais-je, qu'aurions-nous besoin d'amis, si nous ne devions jamais avoir besoin d'eux? Ce seraient les créatures du monde les plus inutiles si nous ne devions jamais user d'eux. Ils, ressembleraient fort à des instruments mélodieux suspendus dans leurs étuis et qui gardent pour eux leurs accords. Oui, j'ai souhaité souvent d'être plus pauvre, afin de me rapprocher davantage de vous. Nous sommes nés pour

faire du bien, et quel bien est plus à nous que les richesses de nos amis? O quel précieux avantage d'avoir tant d'amis qui, comme des frères, disposent de la fortune l'un de l'autre! O volupté qui n'est déjà plus avant même d'être née! Il me semble que mes yeux ne peuvent retenir leurs larmes. – Allons, pour oublier leur faute, je bois à votre santé.

APÉMANTUS. – O Timon, plus tu pleures, plus ton vin se boit!

LUCULLUS. – La joie a eu la même conception dans nos yeux, et en sort comme un nouveau-né.

APÉMANTUS. – Oh! oh! je ris en pensant que ce nouveau-né est un bâtard.

TROISIÈME SEIGNEUR. – Je vous proteste, seigneur, que vous m'avez beaucoup ému.

APÉMANTUS. – Beaucoup.

(Son de trompette.)

TIMON. – Qu'annonce cette trompette? qu'y a-t-il?

(Entre un serviteur.)

LE SERVITEUR. – Sauf votre bon plaisir, seigneur, il y a là des dames qui demandent à entrer.

TIMON. – Des dames? que désirent-elles?

LE SERVITEUR. – Elles ont avec elles un courrier qui est chargé d'annoncer leurs intentions.

TIMON. – Je vous en prie, faites-les entrer.

(Entre Cupidon.)

CUPIDON. – Salut à toi, généreux Timon, et à tous ceux qui jouissent ici de tes bienfaits. Les Cinq Sens te reconnaissent pour leur patron, et viennent librement te féliciter de ton généreux coeur. L'Ouïe, le Goût, le Toucher, l'Odorat, se lèvent tous satisfaits de ta table: ils ne viennent dans ce moment que pour réjouir tes yeux.

TIMON. – Ils sont tous les bienvenus. Qu'on leur fasse bon accueil. Allons, que la musique célèbre leur entrée.

(Cupidon sort.)

PREMIER SEIGNEUR. – Vous voyez, seigneur, à quel point vous êtes aimé.

(Musique. Rentre Cupidon avec une mascarade de dames en amazones, dansant et jouant du luth.)

APÉMANTUS. – Holà! quel flot de vanité arrive ici! elles dansent;... ce sont des femmes folles! La gloire de cette vie

est une folie semblable, comme le prouve toute cette pompe comparée à ce peu d'huile et à ces racines. Nous nous faisons fous pour nous amuser, et prodigues de flatteries nous buvons à ces hommes, sur la vieillesse desquels nous verserons un jour le poison de l'envie et du mépris. Quel homme respire, qui ne corrompe ou ne soit corrompu? quel homme expire, qui n'emporte au tombeau quelque outrage, don de ses amis? Je craindrais bien que ceux qui dansent là devant moi ne fussent les premiers à me fouler un jour sous leurs pieds. C'est ce qu'on a vu souvent. Les hommes ferment leurs portes au soleil couchant.

(Les convives se lèvent de table en montrant un grand respect pour Timon, et pour lui montrer leur affection, chacun d'eux prend une des amazones, et ils dansent couple par couple: on joue deux ou trois airs de hautbois, après quoi la danse et la musique cessent.)

TIMON. – Vous avez embelli nos plaisirs, belles dames, et donné un nouveau charme à notre fête, qui n'eût pas été à moitié si brillante ni si agréable sans vous; elle vous doit tout son prix et son éclat, et vous m'avez rendu moi-même enchanté de ma propre invention. J'ai à vous en remercier.

PREMIÈRE DAME. – Seigneur, vous nous jugez au mieux.

APÉMANTUS. – Oui, ma foi; car le pire est dégoûtant, et ne

supporterait pas qu'on y touchât, je pense.

Конец ознакомительного фрагмента.

Текст предоставлен ООО «ЛитРес».

Прочитайте эту книгу целиком, [купив полную легальную версию](#) на ЛитРес.

Безопасно оплатить книгу можно банковской картой Visa, MasterCard, Maestro, со счета мобильного телефона, с платежного терминала, в салоне МТС или Связной, через PayPal, WebMoney, Яндекс.Деньги, QIWI Кошелек, бонусными картами или другим удобным Вам способом.